TEMPERATURE

Du 20 juin 1901.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 14 Rue du Canal. Entre Carondelet et Bourbon.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	88	31
Midi.....	98	37
3 P. M.....	96	36
6 P. M.....	94	34

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 20 juin —Indications pour la Louisiane—Temps—beau vendredi et samedi; vents du sud-est.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION DU BEAU", 203 MAIN STREET.

LE Congrès commercial DU Trans-Mississipi.

Prochaine réunion à Cripple Creek.

C'est le 16 juillet prochain, comme nous l'avons déjà annoncé à nos lecteurs, que se réunit à Cripple Creek, Colorado, le Congrès Commercial du Trans-Mississipi.

Nos lecteurs connaissent déjà depuis longtemps ce Congrès qui est convoqué cette année pour la deuxième fois, et en apprécient toute l'importance. Il est chargé de défendre les intérêts d'un immense territoire qui comprend les Etats suivants: l'Arkansas, la Californie, le Colorado, l'Idaho, le Kansas, la Louisiane, le Minnesota, le Montana, le Missouri, le Nebraska, le Nevada, le Dakota, l'Oregon, le Sud Dakota, le Texas, l'Utah, le Wyoming, le Washington, le Nouveau-Mexique, l'Oklahoma, l'Alaska, les Hawaï, les Philippines, c'est-à-dire les intérêts de plus de 25,000,000 d'âmes. Tous ces Etats, tous ces territoires sont situés à l'ouest du Mississipi; ils forment une agglomération à part sur le continent nord-américain, et leur grand débouché, à tous, c'est le grand fleuve qui, après avoir traversé toute l'Amérique du nord au sud, va se perdre dans le golfe du Mexique et de là dans l'océan Atlantique.

Inutile d'ajouter qu'un même intérêt doit les unir et que c'est par l'union seule qu'ils peuvent et doivent prospérer. Le jour où elle sera forte et durable, ce jour-là, tous verront grandir et se multiplier leurs richesses. Quand on jette un coup d'œil sur les questions qui doivent être agitées, cette année, à Cripple Creek, on reste étonné de la grandeur de l'œuvre et l'on se demande si, dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, le Trans-Mississipi ne deviendra pas le centre de toute l'activité du Nouveau Monde.

Ce qui caractérise ce Congrès, depuis sa première réunion, c'est l'absence de toute mesquine préoccupation d'intérêt local et de toute tendance politique.

Le Trans-Mississipi s'unit pour faire une affaire. Rien de plus; mais rien de moins. Dans ce but, le comité qui a la direction générale du Congrès s'est adressé au gouverneur de chacun des Etats du Trans-Mississipi, au maire de chaque grande ville.

Le premier était chargé de nommer deux délégués; le second un délégué, etc. Le but que l'on poursuit est bien simple. Il consiste à exercer sur le Congrès une assez grande pression pour obtenir des lois et des allocations suffisantes pour mener rapidement l'œuvre à bien.

Bien entendu, le Congrès a des représentants de valeur à la Nouvelle-Orléans. Parmi eux nous citerons en première ligne M. M. J. Sanders, vice-président pour l'Etat de la Louisiane, qui est déjà président de l'Union Progressiste de la Nouvelle Orléans. Nous le remercions sincèrement de son aimable communication. Le Congrès Commercial du Trans-Mississipi peut compter sur le concours chaleureux de l'*Abeille*.

Très intéressante également la communication de M. Sidney Story, dont on connaît le zèle en pareille matière. Il n'a pas peu contribué jusqu'ici, il contribuera plus efficacement encore dans l'avenir, au succès de l'œuvre.

Il s'agit comme on le sait d'envoyer immédiatement des délégués au Congrès qui va se réunir à Cripple Creek, Colorado. Nous avons la ferme confiance que les délégués seront nombreux et de premier choix. Quel est donc le Louisianais qui refuserait son concours à une entreprise du succès de laquelle dépend l'avenir de notre Etat et de notre commerce, de notre port? On peut envoyer les noms et les adresses des délégués au bureau de M. Sidney Story, chambre 44, bâtisse de l'Equitable, coin des rues Gravier et Carondelet.

Comme le dit fort bien en terminant M. Sidney Story, il s'agit de rendre plus étroites, plus intimes les relations commerciales entre les différentes communautés commerciales de l'Ouest et du Sud-Ouest. Il s'agit d'obtenir du Congrès des lois et des allocations qui sont indispensables pour assurer le développement industriel et commercial de l'immense région du Trans-Mississipi. Le Congrès a une idée juste; il poursuit un but légitime qu'approuvent tous les honnêtes gens, tous les vrais patriotes; il réussira.

LA PATTI COMPOSITRICE.

Sait-on que la Patti—que Paris vient d'acclamer une fois de plus—s'est révélée, il y a longtemps de cela, compositrice de musique? En feuilletant un vieil album de "morceaux pour piano" nous venons de retrouver une valse—éditée en 1865—sous ce double titre: "Flor di Primavera" —"Fleur du Printemps," et dédiée au Prince impérial par Adelina Patti.

La vignette de cette valse représente le "Petit Prince" dans un médaillon émergeant d'une touffe de violettes et qu'entoure un manteau d'hermine surmonté de la couronne impériale.

La "valse du Prince impérial" —un peu oubliée depuis 1865— est "épuisée" et est devenue une rareté musicale.

Musiciens et pianistes, fouillez donc vos vieux cahiers et tâchez d'y retrouver la jolie valse de la Patti qui, elle, demeure toujours jeune et.... d'actualité!

Les Cuirassiers DE REICHSHOFFEN.

Du *Gaulois*, 10 juin:

Il y a quelques mois, nous avions annoncé la prochaine fondation d'une Société amicale des anciens cuirassiers de Reichshoffen, c'est chose faite aujourd'hui: la première réunion a eu lieu et le bureau de la nouvelle Société s'est constitué sous la présidence d'honneur du général Geay de Montenon, commandant la 3e brigade de hussards, à Verdun.

Voilà, certes, une œuvre bonne, et nous n'y pouvons qu'applaudir. Les cuirassiers de Reichshoffen ont été de sublimes héros. Sans espoir, voués tous ou presque tous à une mort certaine, ils se sacrifièrent pour empêcher que la bataille perdue se changeât en désastre complet. Et le souvenir de ce sacrifice, resté profondément gravé dans leurs cœurs, a aidé à former cette légende qui vivra tant que vivra la patrie française, comme une des plus belles et des plus réconfortantes.

La légende, ici, ne fait qu'un avec l'histoire. Mais l'appellation: "cuirassiers de Reichshoffen", est-elle bien exacte?

Il est bon de remarquer, tout d'abord, que la fameuse bataille où nos cuirassiers se sont illustrés n'a pas été livrée à Reichshoffen, et c'est à tort qu'on lui a donné le nom du petit village alsacien. La chose, du reste, n'est pas nouvelle: le 2 décembre 1805, on ne s'est pas battu à Austerlitz, ni le 18 juin 1815 à Waterloo.

D'autre part, il y eut, dans la journée du 6 août 1870, deux grandes charges de cuirassiers, la première exécutée vers une heure de l'après-midi, par une brigade de la division de cavalerie du 1er corps d'armée, la brigade Michel—8e et 9e cuirassiers et deux escadrons du 6e lanciers; la seconde, exécutée deux heures plus tard, à Elsasshausen, par la division de cuirassiers du général de Bonnemains—1er, 2e, 3e et 4e régiments.

On sait ce que furent ces charges mémorables. La brigade Michel va se briser contre des obstacles infranchissables dans la rue de Morsbronn, fusillée à bout portant par les Allemands, embusqués dans les maisons, décimée, écrasée, presque anéantie. La division de Bonnemains, se dévouant pour le salut de l'armée charge héroïquement, follement, sur les batteries ennemies dont elle réussit à arrêter le feu quelques instants, juste le temps nécessaire pour assurer la retraite de notre infanterie épuisée.

La mêlée fut épouvantable et le carnage affreux. Sous la mitraille allemande, les escadrons lancés fondaient en un clin d'œil. Mais, qu'importe! ce n'est pas le moment de regarder en arrière, et les charges succèdent aux charges plus furieuses les unes que les autres, jusqu'à ce que, de ces magnifiques régiments, tout à l'heure si imposants, il ne reste plus que quelques hommes debout, la plupart démontés et prisonniers.

Le sacrifice fut immense, mais il eut le résultat qu'on en attendait: l'ennemi, arrêté dans sa marche victorieuse, décimé lui-même, n'osa poursuivre plus avant les glorieux vaincus.

Un millier d'hommes tout au plus ont pris part à la charge de Morsbronn, deux mille à peine à celle d'Elsasshausen. Ces deux charges, surtout la première, furent des plus meurtrières. A la brigade Michel, le 8e cuirassiers eut 5 officiers tués, 7 blessés, 8 prisonniers et environ 200 hommes hors de combat; à la fin de la journée, il restait à peine 50 hommes en selle. Du 9e cuirassiers, dont 3 escadrons seulement prirent part à la charge, il ne resta que 5 officiers et 17 hommes; le régiment avait eu 3 officiers tués, dont le lieutenant-colonel Archambault de Beaune, 12 blessés et près de 800 hommes tués ou blessés; le reste était tombé entre les mains de l'ennemi.

A la division de Bonnemains, les pertes furent un peu moindres, quoique énormes encore. Les quatre régiments de la division avaient eu une trentaine d'officiers et près de 500 hommes hors de combat.

Au 3e cuirassiers, le colonel de Lacarre, au moment même où il commande: "Chargez!" est atteint par un obus lancé de plein fouet, qui lui enlève la tête. Fait horrible: le cadavre du vaillant officier reste quelques instants en selle, et, emporté par le cheval farieux, court ainsi sur le champ de bataille, sabre en main et paraissant encore charger l'ennemi.

On vient de le voir: 3,000 hommes à peine ont pris part aux deux charges du 6 août 1870. Combien de ceux qui ne sont pas tombés sur le champ de bataille, survivent aujourd'hui? Quelques centaines tout au plus.

Il peut être intéressant de rechercher, parmi les survivants, ceux qui occupent aujourd'hui, après trente ans passés, une place honorable dans les hauts grades de l'armée.

Dans le cadre des officiers généraux de réserve et en retraite, nous relevons les noms des généraux de brigade Chevals, de Briey, Cabrié, qui appartenaient, en 1870, au 2e cuirassiers; Aragonnès d'Orat et de Négroni, du 4e. Dans le cadre d'activité: le général de Montenon, commandant la 3e brigade de hussards, à Verdun, qui était au 1er cuirassiers; le général Lachouque, commandant la 7e brigade de dragons, à Epernay, lieutenant d'état-major au même régiment; le général Mayniel, commandant la 3e brigade de chasseurs, à Dôle, lieutenant d'état major au 2e cuirassiers; le général Benoit, membre du comité de la gendarmerie, lieutenant au 3e.

Parmi les colonels: les colonels Buffet, du 7e hussards, et de Tavernost, du 20e dragons, tous deux au 1er cuirassiers: les colonels de Meyrignac, du 7e chasseurs, et Hürstel, du 3e tirailleurs algériens au 2e cuirassiers; les colonels Morel, du 21e dragons, et Aubertin, du 14e dragons, au 3e cuirassiers; les colonels de Bancougne, du 9e hussards, et Gautier, du 18e dragons, au 4e cuirassiers; les colonels Gaudin de Villaine, du 12e dragons; de Quinemont, du 1er hussards, et de La Noue, directeur d'artillerie, à Cherbourg, au 8e cuirassiers; les colonels Durand de Villiers, du 13e dragons, et de Rougé, du 2e cuirassiers, au 9e cuirassiers.

Le but de la Société amicale des cuirassiers de Reichshoffen ne doit pas être uniquement humanitaire, il doit être patriotique. Entretenir le souvenir de nos héros, rappeler sans cesse leurs actions glorieuses, montrer aux générations qui n'ont pas vu la guerre comment on savait, en 1870, mourir pour la patrie, voilà certes une œuvre digne de tenter de bons Français, et ne le sont-ils pas, entre tous, ceux qui ont survécu aux hécatombes du 6 août 1870?

M. EMILE ZOLA —ET LE— SOCIALISME SENTIMENTAL

Il y a environ quinze ans, désireux de se purifier pour entrer à l'Académie, M. Emile Zola s'assit à sa table et résolut d'écrire un "bon roman". Ce fut mystique, ce fut religiosâtre. Cela s'appelait "le Rêve". Et jamais il n'avait rien fait de plus inconvenant. Sous prétexte de peindre l'innocente piété, de montrer l'exaltation de l'idéal catholique dans une jeune âme, M. Zola mit au jour une caricature qui inspira autant d'éloignement aux gens de goût que d'indignation aux hommes de foi. On a souvenir que M. Anatole France, en lettré, en écrivain français, en historien qui connaît et qui aime nos traditions, en moraliste qui a le respect de tout ce qui touche à la vie spirituelle, fit entendre dans un journal calviniste une vive protestation contre ce profanateur.

Un besoin pathologique de souiller tout ce qu'il approche possède M. Emile Zola. Charcot soignait de tels malades. Et l'on peut lire dans les revues cliniques des cas qui ne sont pas fort différents du sien. Les enfants, ces petits sauvages, ne sont poussés par leur instinct qu'à briser les objets. La brutalité même des foules ne les entraîne qu'à des actes de violence. Le noyer de la route, qui gémissait des injures du passant, se plaignait seulement que l'on cueillît ses fruits ou qu'on brisât ses branches. Il n'est qu'un malade pour trouver de la volupté à salir ce qui est beau et ce qui est pur. M. Emile Zola est un "sujet" extrordinaire: il lut un jour Jacques de Voragine, et la "Légende dorée" fut polluée pour avoir été traduite par sa plume.

Aujourd'hui M. Emile Zola, qui n'est plus candidat à l'Académie, ne travaille plus dans la religion. Plus de concessions à "la calotte." On voit, dans ses derniers romans, des anarchistes porter des bombes dans les églises; elles n'éclatent pas encore à la vérité, par scrupule humanitaire. Plus hardi, un de ses élèves, M. Maurice Montégut les fait partir. Que restera-t-il à son autre disciple, M. Paul Brulat?

Personne n'a regretté que M. Zola ait renoncé à écrire des "contes de vitrail." Quant à lui, il n'a pas abdiqué ses prétentions à édifier les contemporains. Après Dreyfus lui-même, c'est M. Zola qui est le plus grand martyr du dreyfusisme (1). Il occupe maintenant la place de prophète dans le parti de la révolution. Il y a porté son mysticisme singulier. Et le voilà qui met en roman l'illusion socialiste avec le même cœur que "Pot Bouille" et le "Rêve."

Ce nouvel "évangile", comme il dit en propres termes, s'appelle "Travail". Il y peint en sept cents pages les beautés de la cité future. C'est un livre enfantin et qui répand un ennui dense. Tous les procédés littéraires déjà usés dans la longue série des "Rougon-Macquart" y sont répétés jusqu'à la nausée. C'est la plus basse combinaison de naturalisme et de romantisme qui se puisse concevoir. Il y en a assez pour faire prendre en dégoût à une intelligence un peu pure les théories sociales que "Travail" prétend exprimer. Bref, ici comme ailleurs, M. Emile Zola a obéi à sa fonction naturelle qui est de corrompre tout ce qu'il touche.

MORT DE Mlle CLARISSE CLAIBORNE.

Les morts vont vite; et le destin semble se complaire à frapper là où ses coups doivent être les plus douloureux. Il met comme de l'acharnement à ravir à notre société ses plus précieux, ses plus brillants ornements. Hier, c'était celui-là, aujourd'hui c'est celle-ci, demain qui sera-ce? Et s'il continue ainsi son œuvre dissolvante, que nous restera-t-il avant longtemps de cette société qui jadis fut la fierté du pays et que, de nos jours, nous considérons comme un précieux héritage d'un d'un glorieux passé.

Une à une, elles disparaissent dans le mystérieux au-delà, elles descendent dans la tombe, ces personnalités marquantes d'autrefois autour desquelles se groupaient toutes nos admirations, tous nos respects.

La dernière de ces personnalités disparues est mademoiselle Clarisse Claiborne dont la mort survenue hier matin a profondément peiné un vaste cercle d'amis.

Mlle Claiborne n'était pas une de ces femmes comme on en rencontre souvent; il suffisait de la connaître pour, bien vite, se sentir en présence d'une nature d'élite. Sa distinction n'était pas acquise, elle était native. C'était une de ces créatures qui font la lumière autour d'elles, autour desquelles tout rayonne. Esprit fin, cultivé, organisation heureuse, primesautière, il nous souvient d'avoir souvent subi le charme de ses causeries. Il se dégageait de sa personne quelque chose d'enveloppant qui vous subjuguait.

Dans un salon l'attention forcément se concentrait sur elle, tant sa conversation était enjouée. Jamais, cependant, le trait n'était acéré, mais toujours était-il spirituel.

La bonté était le fond de sa nature, et pour les humbles elle n'avait aucunes sévérités. Pour tous, elle avait un mot bienveillant, n'est-ce pas le propre des cœurs haut placés? Elle se rappelait que toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

Mlle Claiborne avait beaucoup voyagé, et de ses voyages elle avait beaucoup retenu. C'est ce qui explique l'intérêt qu'elle donnait à ses entretiens. Dans les souvenirs qui la hantaient comme la vision des pays merveilleux qu'elle avait traversés, les agglomérations humaines, les œuvres d'art mêmes devant lesquelles elle était restée en contemplation, reculaient à l'arrière plan, semblaient s'effacer de sa mémoire pour laisser toute ampleur à des images qui la charmaient encore après tant d'années écoulées.

Il lui était arrivé, comme à nous tous, de voir les vides se faire autour d'elle; mais elle avait trouvé assez d'énergie pour triompher des défaillances que nous causent généralement ces redoutables épreuves, et elle vivait depuis des années entre un frère et une sœur à l'endroit desquels s'exerçaient sa tendresse, son dévouement. Et c'est sur cet intérieur de quiétude, de sérénité que la mort vient de jeter son ombre, ombre qui s'allongera à mesure que les êtres aimés qui lui survivent marcheront dans leur douleur.

Cette mort n'atteint pas seulement une famille honorée, elle atteint aussi notre haute société.

Nous, Louisianais, nous perdons en Mlle Claiborne une compatriote dont nous étions en droit de nous enorgueillir, et l'ABEILLE qui s'honorait de la compter parmi ses lectrices et ses amies, envoie à la maison en deuil, comme son bouquet d'immortelles, ses compliments de condoléance.

Départ du cardinal Gibbons pour Florence.

Presse Associée—

Rome, Italie, 30 juin—Le cardinal Gibbons part demain pour Florence où il restera une semaine.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier

La profession médicale aussi bien que tous ceux qui ont fait usage du Vin Mariani le déclarent sans égal.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substituts.

AMUSEMENTS.

WEST END.

L'orchestre du Prof. Brooke, des acrobates, des artistes de vaudeville, le vitascope feront les frais des soirées au West End jusqu'à samedi prochain.

PARC ATHLETIQUE.

"Billee Taylor," tous les soirs au Parc Athlétique jusqu'à la fin de la semaine.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un valet de chambre se présente chez M. X, un écrivain qui a quelque peine à défendre sa porte contre les importuns.

Après avoir énuméré ses talents, il ajoute:

—Je sais aussi conduire....

—Inutile, répond X en souriant. Ici, il s'agit surtout.... d'éconduire!

Boireau, se disposant à raconter une histoire:

—Je vous préviens que c'est un peu leste....Je compte sur vous, comtesse, pour m'arrêter si ....je gaze trop!

L'ABEILLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.60..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton —:DE:— L'Abeille de la N. O.

No 27 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

I

Suite.

C'est Marcel Herballe qu'elle avait pour voisin. Comme ils venaient de s'asseoir, il se pencha vers elle et lui glissa à l'oreille:

—Je suis heureux de vous annoncer, mademoiselle, que M. le ministre a eu ce matin, au conseil, le plus beau succès et que ce succès n'est que le prélude de celui qui l'attend dans les deux Chambres quand il leur fera la communication qui le lui a valu.

Il ne mentait pas en disant qu'il était heureux de donner cette bonne nouvelle à Camille. Son regard, son accent, tout trahissait sa joie.

—Merci de me le dire, répondit Camille. Vous me raconterez cela tout à l'heure.

Ils cessèrent de se parler. Les convives étaient en trop petit nombre pour qu'un aparté fût possible. Mais, plus que jamais elle se sentait enveloppée par l'affectueux dévouement de ce loyal garçon et même par quelque chose de plus qui ne se précisait pas encore, mais qui confinait aux sentiments les plus tendres et elle en était bien autrement émue que par les aveux inattendus d'Adalbert de Marcillac.

II

De sa longue expérience du monde, des triomphes qu'elle y avait obtenus, la comtesse de Marcillac conservait intact et toujours aussi puissant qu'aux beaux jours de sa jeunesse, un exceptionnel don de plaire.

Sous ses cheveux qui commençaient à blanchir, il y avait encore des restes de beauté, il y avait surtout des yeux superbes, éloquents, où demeuraient du passé assez de flammes pour brûler les cœurs si elle l'eût voulu.

Elle était en outre belle parleuse.

Nulle femme ne possédait à un plus haut degré qu'elle l'art de forger des phrases flatteuses et de donner à toute personne pour qui elle prenait la peine de les forger l'illusion qu'elle la préférait à toute autre.

Ces précieuses qualités corrigeaient la hautaine indifférence qui tout d'abord frappait en elle et l'attitude un peu dédaigneuse que constataient ceux qu'elle ne tenait pas à séduire. Elles augmentaient surtout le prestige qu'elle devait à son nom, à sa fortune, à son rang, aux services de feu son mari et à sa légitime réputation d'élégance.

Animée du désir de s'assurer la faveur du ministre et de sa famille, elle déploya pendant le déjeuner tout son esprit, toute sa grâce. Elle savait tout ou presque tout, et ce qu'elle ignorait elle se l'assimilait assez vite pour pouvoir parler de tout.

Depuis qu'elle connaissait les Flamarin, elle s'appliquait à les servir par tous les moyens dont elle disposait.

Elle avait défendu le ministère auprès de ces messieurs de la Droite et obtenu d'eux qu'ils fissent trève à leur opposition systématique. C'est grâce à elle, du moins elle s'en vantait, qu'en diverses circonstances, ils avaient voté pour lui.

Vis-à-vis de Mme Flamarin, elle s'était évertuée à montrer tout le zèle d'une amie, la consultant et la dirigeant parmi les écueils de sa vie nouvelle et d'une main si légère qu'il n'y paraissait pour ainsi dire pas.

Enfin, elle avait prodigué à Camille des témoignages de tendre intérêt, la patronnant dans le monde, faisant partout son éloge et parlant d'elle comme d'une jeune fille accomplie.

Elle s'était donc acquis de la part du père, de la mère, de la fille, la plus vive gratitude et elle espérait bien que son fils en recueillerait le bénéfice.

Ce que la comtesse avait entrepris, dans un but d'ailleurs fort respectable, elle le continuait ce jour-là, à la table du ministre et dans l'intimité familiale où, à force d'habileté, elle était parvenue à se glisser.

Tous ces braves cœurs qu'elle avait à moitié séduits, elle achevait de les séduire par la délicatesse de ses louanges, par sa simplicité voulue, par son empressement à offrir ses services, par le ton confidentiel que prenaient tout à coup ses paroles, comme si elle eût voulu prouver qu'elle se savait parmi des amis très chers à qui elle n'avait à faire mystère de rien.

Non seulement, elle se livrait à eux en toute confiance, mais encore elle affectait de vouloir se rapprocher d'eux, s'associer plus étroitement à leur existence et pour tout dire, obtenir leur affection.

Flamarin lui ayant demandé ce qu'elle comptait faire pendant l'été qui venait, elle répondit:

—Je ne quitterai pas Marcillac. Cette terre a le grand avantage de n'être qu'à deux heures de Paris et d'être desservie par les trains rapides. On peut partir le matin et revenir le soir. Je ne serai donc pas trop séparée de mon fils. Il lui sera aisé de me voir fréquemment si son service le lui permet.

—Rien ne l'empêchera d'aller dîner tous les jours avec vous, comtesse, observa Flamarin. Pendant les vacances, ce sera chose facile.

Elle remerciait avec effusion, sans remarquer la grimace expressive que faisait Adalbert à qui la perspective d'une rentrée quotidienne sous le toit maternel ne souriait qu'à demi.

Elle reprit ensuite:

—Du reste, mon cher ministre, j'espère bien vous recevoir tous à Marcillac et vous y garder quelque temps. Si près de Paris, les affaires de votre ministère ne souffriront pas de votre séjour chez moi. En tout cas, à défaut de vous, j'aurai votre femme, votre charmante fille et je ferai en sorte qu'elles ne s'ennuient pas trop.

Camille déclara qu'elle était bien sûre de ne pas s'ennuyer dans la compagnie de Mme de Marcillac et qu'elle serait heureuse si ses parents acceptaient l'invitation.

—Mais, tu sais bien, Camille, que nous devons aller à Annecy, objecta Mme Flamarin.

—Qu'à cela ne tienne, répliqua la comtesse. Vous m'accorderez quinze jours, soit avant votre départ pour la Savoie, soit à votre retour.

—On ne saurait vous résister, madame, intervint le ministre. Je vous promets notre visite.

Sur cette promesse, Adalbert interpella sa mère.

—Dites donc, maman, vous devriez au moins prévenir mademoiselle que ce n'est pas follement gai à Marcillac.

—Veux-tu bien te taire, enfant terrible, fit la comtesse en riant.

Il ne se taisait pas et s'adressant à Camille il poursuivit:

—Marcillac, mademoiselle, est un château historique qui date de plusieurs siècles. Il y a de vieilles tours, une enceinte crénelée, des fossés, un pont-levis, toute la lyre moyenageuse. C'est très beau à voir, de loin. De près, c'est une grande masure bonne à jeter bas et quand vous y aurez passé, vous penserez comme moi qu'il faut de fameuses ressources d'esprit pour s'y plaire.

Camille ne put contenir un mouvement de révolte.

—Oh! Monsieur, vous calomniez le berceau de votre famille, s'écria-t-elle. Pour moi, y fusse-je toute seule, je crois que je m'y plairais. J'ai un culte pour les choses du passé et je vous jure bien que si je portais un nom aussi glorieux que le vôtre l'idée ne me viendrait pas de détruire le toit de mes ancêtres.

—Bravo, mademoiselle, dit doucement Marcel Herballe.

Adalbert se taisait. Il ne trouvait pas un mot à répondre. Il fourra le nez dans son assiette et se tint coi tandis que sa mère, qu'avait choquée sa remarque, ajoutait assez durement à la leçon qu'il venait de recevoir, qu'elle était méritée.

L'incident avait, selon une expression familière, jeté un froid. La comtesse essaya de le dissiper.

—J'a l'intention d'inviter à Marcillac, cette année, beaucoup de jeunesse et cela suffira, je pense, à égayer les antiques murailles de notre maison.

—Oh! si nous avons du monde, et des jeunes, c'est bien différent et je retire ce que j'ai dit.

En se désavouant ainsi, Adalbert coula vers Camille un regard de repentir et de prière. Incapable de lui tenir rigueur, alors surtout que les mots, dans sa bouche, avaient si peu de portée, elle le rassura d'un geste amical.

Il reprit alors son assurance et sa gaîté.

Comme le déjeuner touchait à